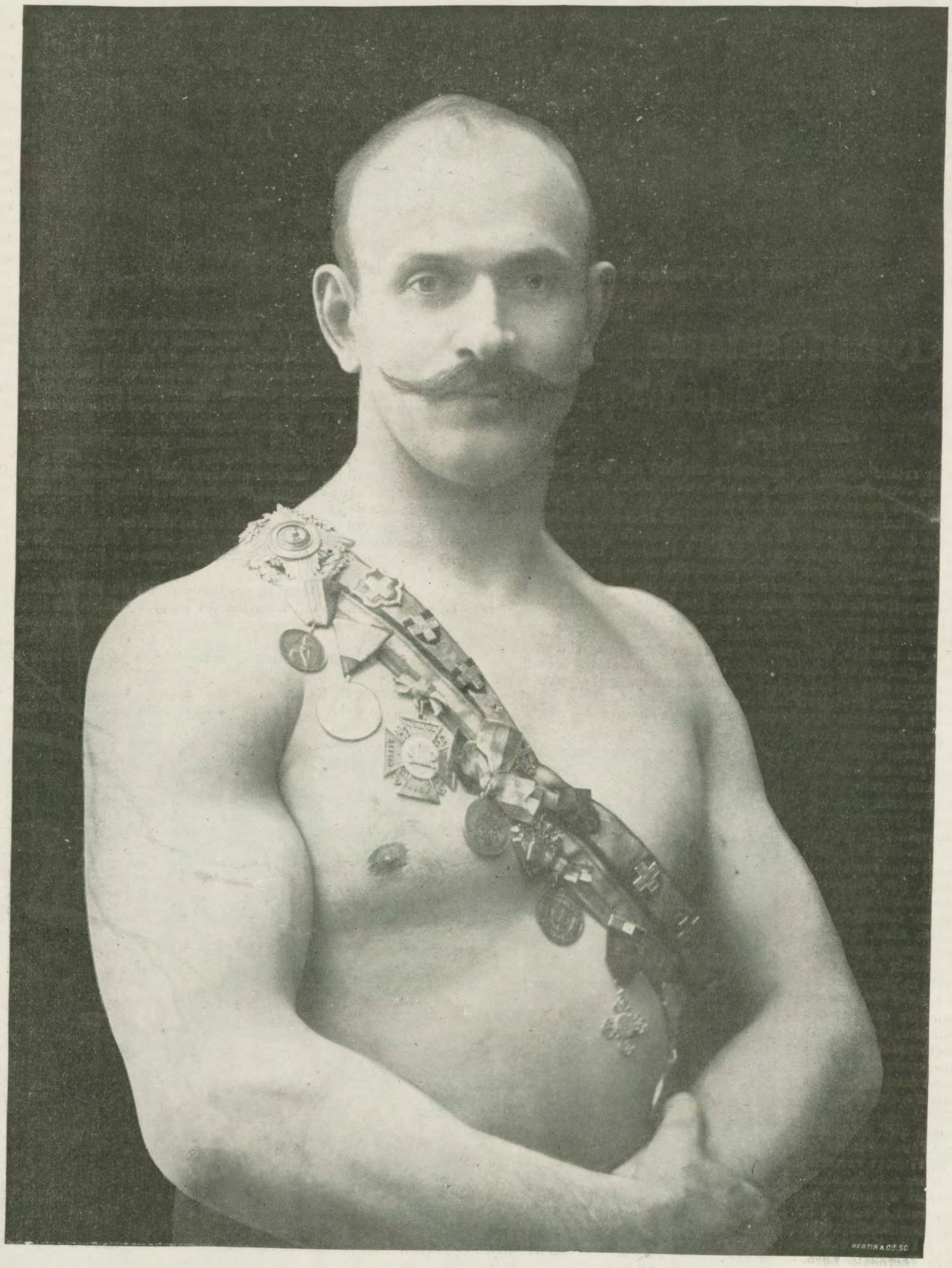
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

28 Janvier 1900. — N° 72.

Rédaction et Administration 370, rue Saint-Honoré, PARIS

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois. 7 fr. 50
PROVINCE. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.



(Cliché Waléry.)

PYTLASINSKI.

Le célèbre lutteur russe, gagnant en 1899 du championnat de Paris, est venu disputer à Kara Ahmed son titre de champion du monde. Le Turc imbattable a dû céder devant son redoutable rival qui est parvenu à lui faire mesurer des épaules le tapis de l'arène.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

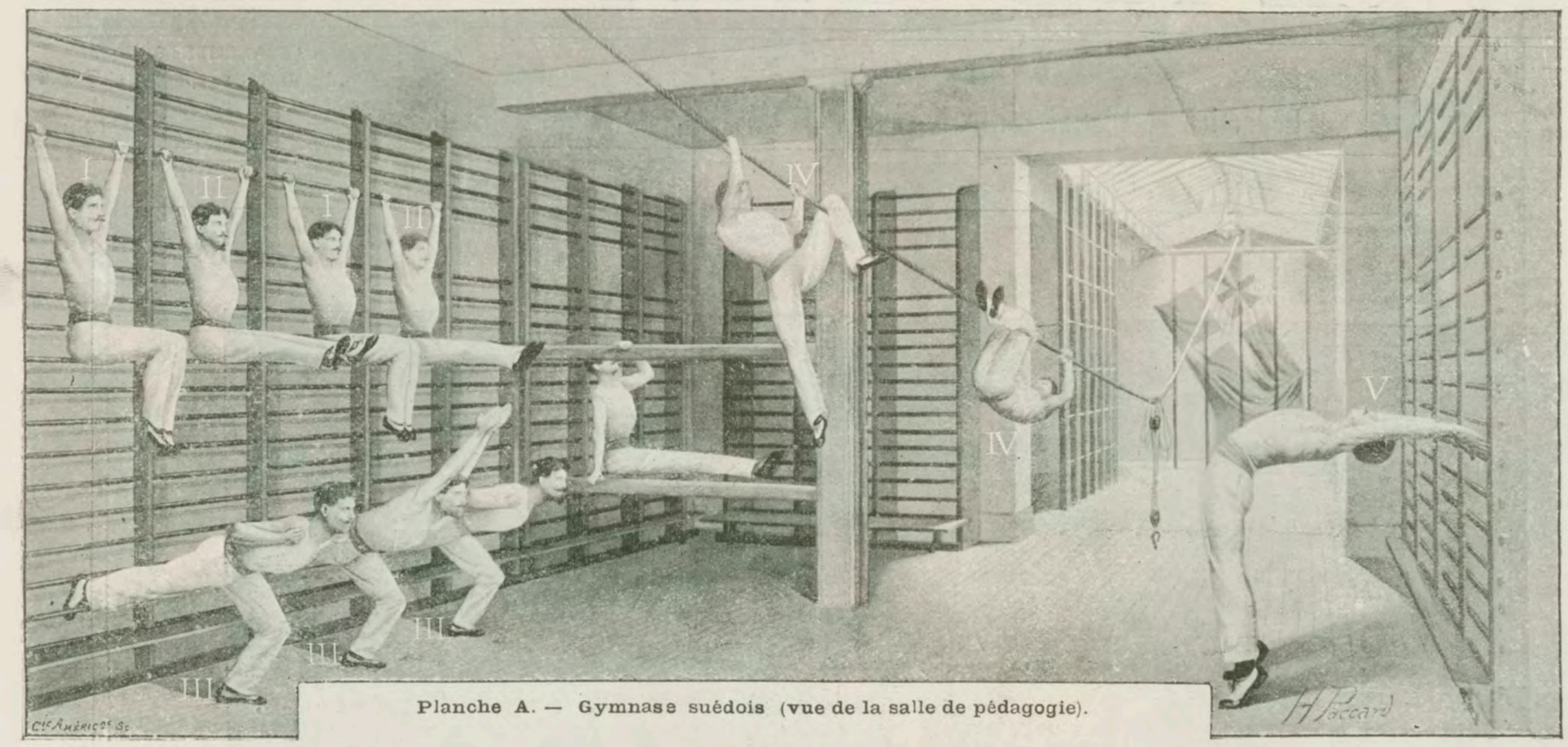


Planche A. — Gymnase suédois (vue de la salle de pédagogie).

La Gymnastique Suédoise

(Suite et fin[1])

Dans mon premier article (n° du 19 novembre dernier) sur la Gymnastique Suédoise, j'ai parlé de cette dernière à un point de vue général, sans rien dire de l'utilité des principaux mouvements de la méthode de Ling qui, rappelons-le, n'est pas purement médicale, comme on se le figure à tort dans notre pays. Cette opinion est née, sans doute, de ce que la méthode suédoise n'a pas, en effet, un but acrobatique et qu'elle vise simplement à donner à l'homme, ou à la femme, *les avantages d'une santé robuste, d'une belle conformation, ainsi que la supériorité de l'agilité et de l'adresse corporelles alliées aux qualites viriles.*

Mais la partie *pédagogique* de la méthode Ling, peut être également pratiquée par les femmes et les enfants, parce qu'elle est progressive.

Du reste, les Parisiennes sont déjà nombreuses qui se rendent chez M. Kumlien, à la salle de la rue de Londres, soit pour s'y exercer elles-mêmes, soit pour y amener leurs enfants, garçons ou filles. Parfois, les uns et les autres travaillent en même temps, presque côte à côte, et ce spectacle donne quelque espoir à ceux qui rêvent, pour notre race, de régénérescence physique.

Avant d'expliquer les mouvements, je commencerai par avertir les néophytes que la gymnastique suédoise doit être pratiquée, au début, avec l'aide d'un professeur. Il n'est pas de livre ni d'appareil qui puissent le remplacer.

Du reste, les accessoires et même quelques exercices physiques mal dosés, font trop travailler les pectoraux au détriment des muscles antagonistes. D'où ce bel aspect extérieur corrigé, il est vrai, par l'inconvénient grave des épaules qui avancent. Faisons travailler, au contraire, les muscles antagonistes, ainsi que les autres muscles dorsaux et nous verrons nos épaules revenir en arrière, la colonne vertébrale se redresser, les côtes et la tête se relever. Eh bien, ce résultat ne s'obtiendra que par des attitudes, des équilibres, des suspensions, etc., mouvements qui devront être effectués progressivement sous l'œil d'un professeur dont le rôle aura tout d'abord consisté à diagnostiquer le mal.

Et c'est pour cela qu'il est grand temps de réformer l'enseignement de la gymnastique en France; carce ne sont pas les moniteurs actuels, d'une instruction la plupart du temps insuffisante, qui pourront enseigner la méthode de Ling, laquelle emprunte plus à l'anatomie, à l'hygiène et à la thérapeutique qu'à l'acrobatie pure.

Mais revenons à la leçon de gymnastique suédoise. En voici le plan type :

1° Exercices des jambes;

2° Exercices d'extension du dos;

3° Exercices de suspension (soulèvement du corps);

4° Exercices d'équilibre sur la partie inférieure du corps;

5° Exercices des muscles du dos;

6° Exercices des muscles abdominaux;

7° Exercices des muscles latéraux du corps;

8° Exercices de sauts;

9° Exercices de clôture, c'est-à-dire de respiration.

Et, dans chacun de ces neufs groupes, les mouvements sont classés par progression, suivant la force qu'exige leur exécution.

Comme on voit, le but de cette gymnastique n'est pas seulement de redresser le corps, c'est avant tout une gymnastique respiratoire et décongestionnante, basée sur les principes de la physiologie. Mais on comprend qu'elle doit être pratiquée savamment et avec une tenue parfaite pendant toute la durée de chaque mouvement.

Joignons l'exemple au précepte et tâchons d'expliquer nos gravures. La première (planche A) représente la salle de gymnastique pédagogique de la rue de Londres et quelques-uns des principaux mouvements de cette partie de la méthode de Ling sur lesquels voici, une courte explication :

I. — Travail des muscles abdominaux, pour remédier aux dos trop cambrés;

II. — Même travail, mais plus dur;

III. — Travail des muscles dorsaux pour le redressement de la colonne vertébrale; il s'exécute suivant la progression suivante : mains aux hanches, à la nuque et au-dessus de la tête;

IV. — Travail très variable aidant au développement de la poitrine;

V. Extension de la colonne vertébrale pour la dilatation de la cage thoracique.

La deuxième planche représente quelques-uns des mouvements fondamentaux de la gymnastique suédoise.

Le Numéro I représente la position correcte du corps. Rien qu'en gardant cette bonne position, on fait travailler les muscles qui lèvent la tête, qui reculent les épaules, qui effacent le ventre, qui redressent la colonne vertébrale faisant saillir la poitrine.

Dans l'exécution de tous les mouvements, il faut conserver rigoureusement cette bonne position.

Les numéros II, III, avec l'appareil appelé « bomme », montrent deux excellents mouvements qui reculent les épaules et par conséquent élargissent la poitrine.

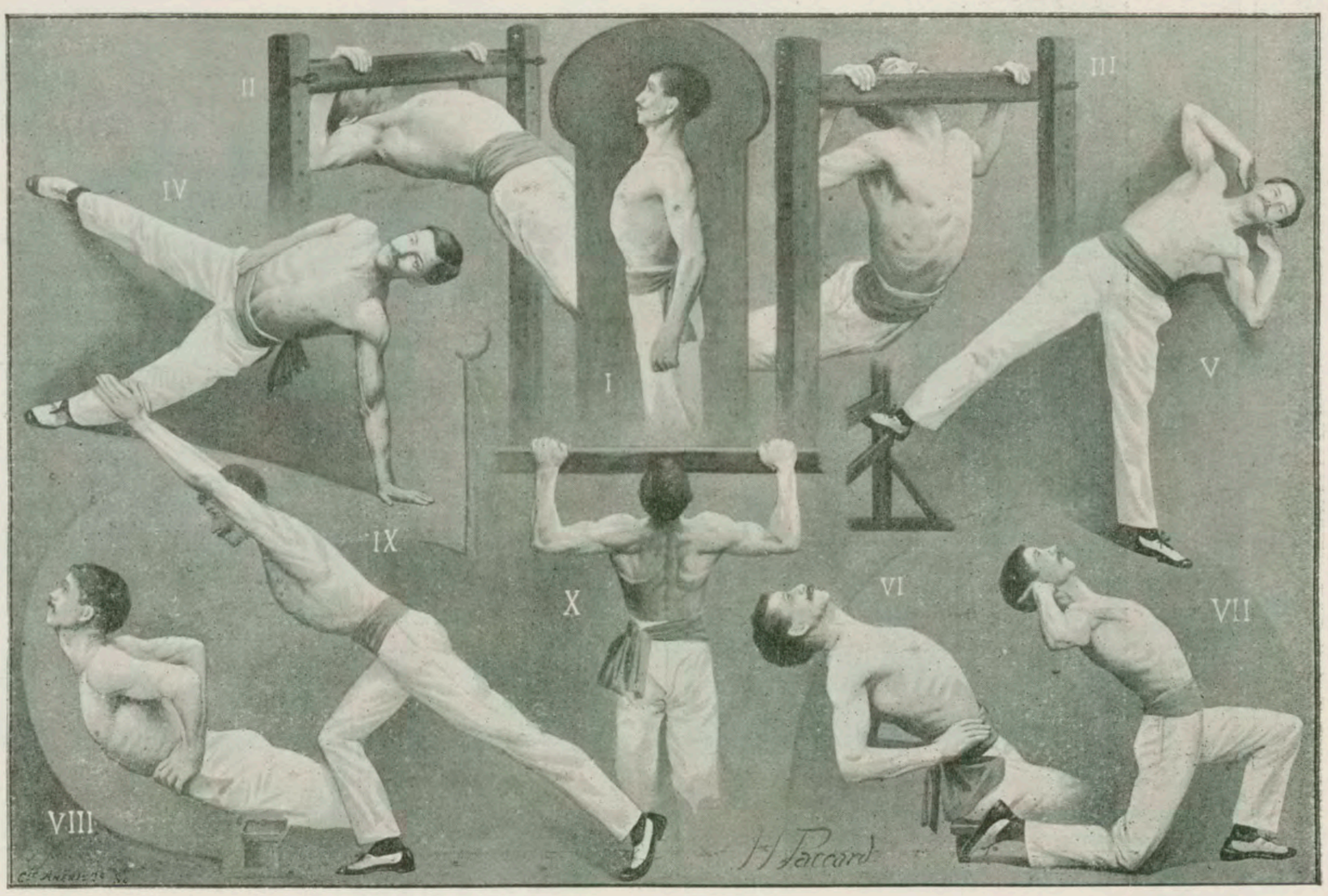


Planche B. — Quelques-uns des principaux mouvements de la méthode de Ling qui en compte plusieurs centaines.

(1) Voir le numéro 62.

Les numéros IV, V représentent le travail des muscles latéraux.

Les numéros VI, VII le travail des muscles abdominaux.

Les numéros VIII, IX le travail des muscles dorsaux.

Le numéro X montre une suspension exécutée avec la « bomme ». Le mouvement, fait comme le dessin le représente, donne un résultat tout différent de celui que donnerait le même mouvement exécuté avec les anneaux ou le trapèze.

La planche C a trait à la gymnastique suédoise médicale. Explication du but de quelques mouvements :

I.—Travail des poumons, pour activer et faciliter la circulation du sang ; ce travail est utilisé dans quantité d'affections du cœur et des poumons.

II et III.— Mouvement destiné à corriger les déviations de la colonne vertébrale, dans les cas de hanches ou d'épaules déformées ;

IV. — Mouvement de suspensions combiné avec résistance sur la nuque par la main du professeur, pour relever la position de la tête et l'empêcher de tomber en avant ;

V. — Mouvement de redressement du dos et des épaules ;

VI. — Mouvement ayant pour objet le développement de la poitrine ;

VII. — Mouvement de redressement de la colonne vertébrale ;

VIII. Autre genre de mouvement respiratoire.

Je m'arrêterai là, car plusieurs numéros ne suffiraient pas pour expliquer les centaines de mouvements de la gymnastique suédoise. En matière de conclusion je dirai : « Heureux ceux qui sauront et pourront profiter dès à présent, des bienfaits d'une méthode qui sera la base de l'éducation physique de générations futures. »

G. de Lafreté.

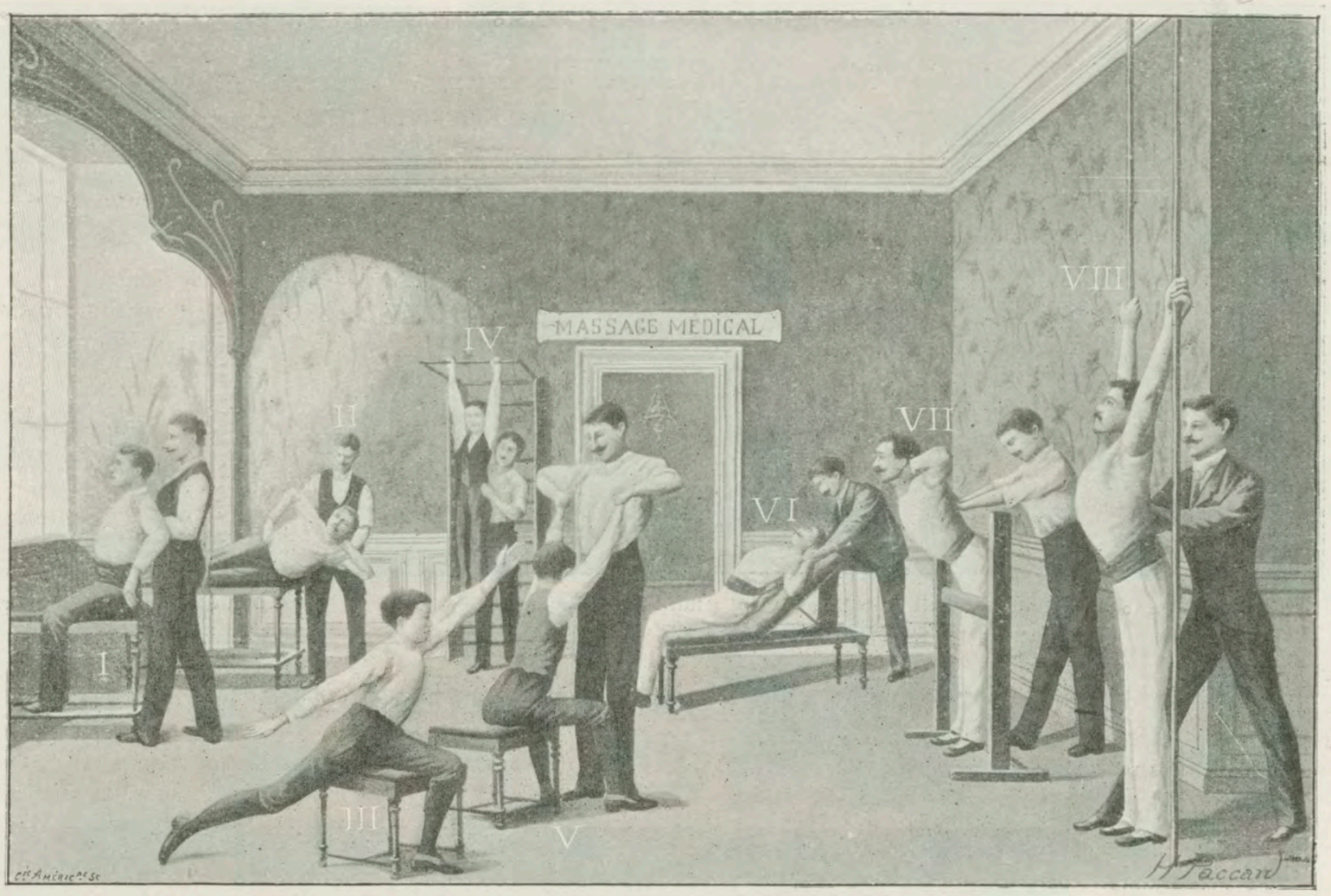


Planche C. — Mouvements de gymnastique suédoise médicale.

Un Glob-Trotter Féminin

L'exemple de nos confrères Papillaud et Leroy qui, il y a trois ans déjà, entreprirent de faire le tour du monde en partant sans argent et avec les seules ressources qu'ils pourraient se procurer pendant leur voyage a été maintes fois suivi. Malheureusement pour un ou deux voyageurs sérieux, combien de farceurs ont adopté ce métier facile et — quelquefois — lucratif. Mais le glob-trotter féminin est une exception. C'est cette exception que nous avons vue l'autre jour à Paris en la personne de Mme Alma Keldseth.

Mme Alma Keldseth.

Cette jeune voyageuse au nom ibsénien est une journaliste norwégienne de talent, rédactrice au *Tromsoe Stifstidende* dont son mari mort récemment était directeur. Un jour, elle reçut la visite de deux marcheurs, venus de France et dont la prouesse fit tant de bruit dans ces régions brumeuses qu'elle décida de les imiter.

Le 13 août elle quitta son domicile sans argent, sans provisions, sans vêtements de rechange et pendant quatre longs mois, elle arpenta le long ruban de route qui devait la mener à Paris. L'accueil, chaleureux en Norwège, aimable en Danemark, devint glacial en Allemagne. Pendant de longues semaines, Mme Alma Keldseth fut en butte aux fatigues, aux privations de toutes sortes. Mais, ce que femme veut, Dieu le veut. Jamais rebutée, l'intrépide voyageuse, arrêtée à plusieurs reprises par la police allemande comme vagabonde ne respira qu'une fois en France.

Elle trouva chez les plus malheureux paysans de notre pays une aimable hospitalité.

La dernière étape fut la plus longue. Quarante-cinq kilomètres d'affilée ! Exténuée, la malheureuse voyageuse s'arrêta un instant à Pantin. Mais la vue de la grande cité dont elle apercevait au loin le mouvement, lui redonna une vigueur nouvelle. C'est néanmoins à bout de forces qu'elle fit son entrée à Paris, au milieu d'une troupe de mendiants professionnels qui l'initièrent à leurs différents trucs et voulurent à toute force lui offrir « un verre », au passage des fortifications. Pieds nus, grelottant de froid, elle traversa les rues populeuses de La Chapelle, descendit la rue Lafayette pour gagner le *Figaro*. Mais qu'importe, le but était atteint.

Mme Alma Keldseth qui s'exprime assez facilement en français a conté ses mésaventures dans une conférence à la Bodinière où elle a été présentée par notre confrère Jean Bernard.

M. V.

Silhouettes d'Escrimeurs

Beauvois-Devaux

Fut un des plus fervents des assauts de l'Élysée — quand on faisait des armes à l'Élysée — et des grandes soirées d'escrime. Tirait avec une furie dont on se souvient et qui se retrouve encore dans son jeu, malgré la corpulence venue avec l'âge. Possède une main excellente et lorsque l'on croit la pointe adverse tout près d'atteindre le large plastron qui offre une cible de dimension pourtant respectable, une brève parade vient la chasser que suit immédiatement une riposte précise. Veut-on par une marche rapide qui précède une vive attaque se rapprocher du corps, celui-ci, par une retraite alerte que l'on n'aurait pas soupçonnée se met hors de portée, tels certains fauves dont la masse imposante semble incompatible avec la rapidité et qui cependant dépassent à la course le cheval le plus agile.

Mais alors que ces fauves, une fois lancés, ne s'arrêtent plus que difficilement, Beauvois-Devaux n'est jamais emballé, sa main est toujours prête à la parade comme à la riposte, à la phrase suivie comme à l'attaque isolée, au temps d'arrêt comme à la remise, si cela est nécessaire.

Dans les discussions techniques, sa parole est brève comme sa parade en assaut. Il parle peu, mais nettement et pour exprimer des avis toujours sensés quoique souvent empreints de quelque partialité en faveur du fleuret. On n'a pas présidé l'Escrime Française sans qu'il en reste quelque chose.

Louis Perrée.

(Dessin de Séguin).

M. Beauvois-Devaux.

L'équipe de l'United Hospitals Football-Club (Rugby), qui a fait l'autre dimanche, à Paris, match nul avec le Stade Français.

Stade Français (Rugby), champion de Paris en 1899.

Les Grandes Equipes de Football (*Suite*[1])

Le hasard des rencontres nous amène à parler aujourd'hui du Stade Français et à présenter à nos lecteurs son équipe première à l'occasion de sa rencontre avec l'United Hospitals Football-Club.

Le Stade est une des plus anciennes Sociétés de Paris. Il partage avec le Racing Club de France l'honneur d'avoir fondé l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques.

Depuis huit ans que se dispute le championnat de France, le Stade Français se l'est octroyé cinq fois. En 189?, il revint au Racing Club, en 1896 à l'Olympique.

L'an dernier, après avoir remporté le championnat de Paris, le Stade fut obligé de se rendre à Bordeaux pour se mesurer avec le Stade Bordelais, champion des départements. La partie fut vivement disputée, mais un certain nombre d'équipiers du redoutable quinze avaient dû être remplacés par des plus jeunes. Le voyage les avait tous fatigués. Bref le club parisien succomba par 3 points contre 5. Qu'adviendra-t-il du championnat de cette année. L'équipe du Racing, sous la direction énergique de notre confrère Reichel s'est montrée redoutable. Ses rencontres avec les clubs anglais qui ont traversé la Manche pour venir se mesurer avec elle, ont montré les progrès considérables faits depuis l'an dernier. Mais le Stade, comme ces athlètes qui sont d'autant meilleurs qu'ils ont affaire à de plus redoutables adversaires, semble retrouver son ancienne valeur. Il l'a prouvé en faisant match nul l'autre dimanche avec l'équipe de l'United Hospitals Football Club.

(Cliché Panajou.) Stade Bordelais (Rugby) gagnant du Championnat de France en 1899.

Le même jour, l'équipe de l'Association sportive du lycée de Chartres que nous signalions comme un concurrent redoutable pour le championnat interscolaire de rugby à montré que nous ne nous étions pas trop avancé en faisant match nul (11 points de chaque côté, avec l'équipe seconde du Stade. Enfin la cinquième équipe que nous publions est celle de l'Anglo American Football Club. (*A suivre.*) MARCEL VIOLLETTE.

(Clichés J. Beau. V. G A.)

(1) Voir le numéro 70.

Ang'o-Amreican College Football-Club Association).

Association sportive du Lycée de Chartres (Rugby).

Les Animaux
photographiés chez eux

(Suite[1]).

Il ne suffit pas de connaître les procédés spéciaux au moyen desquels le naturaliste peut endormir la méfiance toujours en éveil des animaux sauvages, les artifices dont il peut faire usage pour les approcher de près, et les observer et même photographier sans qu'ils s'en doutent. D'autres connaissances encore sont requises, et ces connaissances ne s'acquièrent guère que par la pratique, par l'exercice répété. Ce sont les connaissances relatives aux mœurs des animaux, à leur préférences ou exigences, à leurs habitudes spéciales. Le chasseur possède quelques-unes de celles-ci; pour bien faire son métier de chasseur — car nous ne parlons point ici des massacreurs qui appellent chasse une tuerie facile d'animaux à peu près apprivoisés que de pauvres diables rabattent sur eux, par douzaines, par centaines même moyennant salaire — pour bien faire son métier, disons-nous, le chasseur doit connaître les habitudes générales du gibier qu'il poursuit. Il y parvient par l'exercice, par l'habitude de la chasse : plus ou moins consciencieusement il apprend peu à peu dans quelle sorte de terrain il lui faut chercher tel gibier, dans quelle sorte tel autre. Chaque espèce animale à ses préférences, recherchant telle configuration du sol et évitant telle autre. Ces préférences sont parfois très prononcées. Aux environs de Boulogne-sur-Mer, par exemple, la structure géologique est très variable. La plus grande partie du pays consiste en terrains anciens, très compactes, durs et lourds. Çà et là, près d'Ambleteuse entre autres, au bord de la mer, ce sont des dunes de sable fin, couvertes d'herbes et de petits buissons que le vent empêche de s'élever autant qu'ils le voudraient. Il est à peu près inutile de chercher le lapin dans les terrains anciens : la terre est trop dure à fouiller et c'est toute une affaire que de creuser un terrier : par contre dans les dunes ils sont très abondants. Ou bien encore le faisan ne se trouve jamais dans la plaine, dans l'habitation chère à la perdrix ou au lièvre : il recherche les bois. Et ainsi de suite.

Si donc l'on veut observer telle ou telle espèce, il faut savoir où il convient de la chercher, et où il serait inutile de la vouloir découvrir. Cela est évident.

Mais ce n'est pas tout. Chaque animal individuel, dans l'habitat général qu'il occupe, prend ses habitudes et a coutume de fréquenter les mêmes endroits, de passer par les mêmes chemins, d'aller se mettre en embuscade aux mêmes coins, d'aller brouter dans les mêmes clairières.

Ceci est vrai, surtout, durant la période de reproduction, où le nid forme un centre invariable, et autour duquel les parents rayonnent sans s'écarter jamais beaucoup. Par la pratique, c arrive à connaître les endroits particuliers où il y a le plus de chances, à telle heure du jour, de rencontrer telle espèce : on arrive à reconnaître que dans te coin, par exemple, il *doit* y avoir du lapin; que pour voir un lièvre c'est plutôt là qu'il se faut poster, et ainsi de suite. Et là où on l'a vu un lièvre, par exemple, il y a des chances pour revoir le même individu un autre jour. Au fond, les animanx, bien qu'ils semblent avoir devant eux beaucoup d'espace et jouir d'une indépendance telle qu'ils doivent, semble-t-il, passer leur temps à errer çà et là sans jamais revenir à un endroit où ils ont déjà posé le pied, au fond, les animaux sont très casaniers, très peu enclins à se déplacer beaucoup. Comme la plupart des hommes, ils ne sortent pas volontiers de leur « quartier ». Tous les chasseurs le savent. Mais les animaux ont raison d'agir ainsi. N'est-il pas évident qu'un animal, tout à coup surpris par quelque ennemi, dans un pays qu'il ne connaît pas, a infiniment plus de chances d'être capturé et de périr que dans un pays qui lui est familier, dont il connait les tours et détours, où il se dirige à coup sûr, où il connaît les obstacles à éviter et les coins où il pourra se cacher? Ceci est surtout clair pour les animaux dépourvus d'armes, qui ne peuvent se protéger que par la fuite et les ruses. C'est le cas du lièvre, par exemple. Chez lui, il échappe assez bien au chasseur ; en terrain inconnu, il est à peu près perdu. Jehan du Bec, dans son *Discours de l'Antagonie du chien et du lièvre* (1593) cite un exemple. « Il me souvient d'un (lièvre) lequel on me donna un jour à courre, qui avoit esté failly de fort bonnes meultes; je ne sçay quel malheur eut ce jour là ce pauvre lièvre; je croy pour moy que quelqu'un l'empescha de tirer le pays où il se demesleroit des chiens, et que lorsqu'il se vis dépeysé, il n'eut recours qu'à ses jambes, et alla tant qu'elles le purent porter... »

Levrauts photographiés au nid.

Monsieur ne reçoit pas

Donc, les animaux sont beaucoup plus casaniers qu'on ne croit. Et c'est ce qui fait qu'il est relativement facile d'arriver à photographier des levrauts au nid comme dans la figure 1. Car, si les parents même sont déjà peu enclins à étendre le cercle de leurs excursions, les jeunes sont plus réservés encore : même après le sevrage, et quand ils se séparent, ils gitent à faible distance les uns des autres, de sorte que quand le chasseur en a découvert un, il découvre bientôt les autres s'il connaît cette particularité et a vite fait de massacrer toute la famille.

L'époque où il faut chercher les nids de lièvre est fort étendue : elle commence avec janvier et dure jusqu'à l'automne. La hase produit une quinzaine de levrauts par an, en trois ou quatre portées. Pour découvrir le nid, il faut évidemment guetter la mère, voir où elle passe, et découvrir sa demeure.

« Le lièvre, dit le regretté de Chenille, le lièvre a comme le lapin, et même dans les terres découvertes, des passages, des chemins à lui qu'il suit presque constamment, soit pour sortir du bois, soit pour y rentrer. » Alors il faut observer les mouvements des lièvres et des hases, en particulier : de la sorte on arrive à découvrir leurs nids avec un peu de patience et l'on peut photographier les petits au cœur du foyer paternel, et constater que ce sont de fort jolies petites bêtes.

Mais c'est une opération qui ne se fait pas souvent, que de photographier des levrauts au nid, photographier des hérissons est chose plus facile, mais pas autant qu'on le pourrait croire tout d'abord. Assurément il n'est pas difficile de prendre le portrait d'un hérisson qui s'est mis en boule comme celui que représente notre photographie, d'un hérisson qui a pris la posture défensive, l'attitude qui fait dire au chien qui a quelque expérience : « Je ne me mêle pas des affaires de ce particulier-là » et qui amène un torrent de larmes aux yeux du chien jeune et inexpérimenté qui s'est dit : « Je veux goûter du hérisson » et a agi en conséquence — chien qui ne le fera plus jamais, d'ailleurs, soyez-en bien convaincu. Il suffit, en effet, d'effrayer un peu l'animal : il se roule aussitôt en une boule d'épines qui, de tous côtés, se dressent contre l'agresseur, réel ou imaginaire, et dans cette position, le hérisson attend les événements, avec assez de philosophie et de sérénité. Et, ce faisant, il tient très bien la pose, reste immobile, et se laisse photographier le mieux du monde. (Un conseil en passant : N'approchez pas trop. Quand le hérisson se mêle d'avoir des puces, il ne fait pas les choses à moitié, il en est couvert. Elles ont vite fait de sauter sur les humains, ce qui leur procure des sensations désagréables). Mais si vous voulez croquer le hérisson « déboulé », le hérisson qui marche, qui va à ses affaires, il faut de la patience. Il faut attendre que l'animal effarouché reprenne son aplomb et ses esprits, qu'il daigne se défaire de sa forme sphérique et se remettre sur ses pattes, qu'il vous considère sans méfiance, consente à reprendre le cours de son existence. Existence très utile, il faut le dire en passant : le hérisson est un de ces animaux qu'il convient de respecter et de ne pas détruire. Il est lui-même destructeur de beaucoup d'animaux nuisibles à l'agriculture, et ne fait aucun tort aux cultures. Les cultivateurs avisés ne lui font aucun mal, et le voient avec plaisir s'installer dans leurs parages. En hiver, le hérisson se fait un nid dans les feuilles sèches et y passe la mauvaise saison.

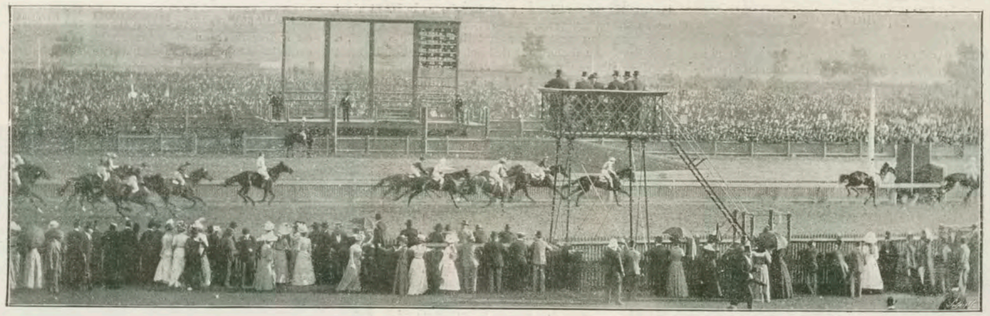
Laissez-le tranquille, il va à ses affaires!

ZOOPHILUS.

(A suivre.)

(1) Voir le numéro 71.

LE SPORT HIPPIQUE EN AUSTRALIE



Voyou, gagnant le Handicap.

En France nous sommes au calme plat, tandis qu'en Australie la *season* bat son plein, il serait donc intéressant d'occuper nos loisirs d'hiver à l'étude du sport aux antipodes, d'autant que sous ce rapport nos connaissances ne sont pas très étendues.

L'hippisme y est loin de l'enfance: les éleveurs australiens ont fait de grands sacrifices, ils ont acheté à prix d'or en Angleterre des étalons et des juments, et il faut reconnaître que l'expérience a bien réussi. Non seulement les courses sont devenues très importantes, mais l'exportation s'est rapidement développée. Les gros propriétaires ont envoyé des chevaux disputer en Angleterre les grands handicaps, et les sportmen anglais ont à leur tour acheté des produits australiens.

Une vue du betting pendant une averse tropicale On remarquera l'écriteau « Silence! »

Les performances assez brillantes des Merman-Maluma et Newhaven peuvent servir d'exemple. Une grande sportswoman anglaise, Mrs Langtry, dont la *Vie au Grand Air* a publié récemment le portrait, a recruté presque tous ses chevaux dans les contingents australiens et ses principaux succès ont été remportés avec ceux-ci.

Il y a même eu chez nos voisins un grand engouement pour les étalons australiens Carbine, Carnage et Trenton: tous les éleveurs anglais voulaient de leurs saillies à des prix exorbitants. Carbine et Trenton ne prodiguaient pas leurs faveurs. Le prix de chaque saillie était 200 guinées pour le premier et 100 pour le second.

Cependant il faut avouer que le résultat n'a pas été brillant. Pour leur première année de monte en Angleterre, ces deux fashionables sultans ont été médiocrement représentés.

Carbine ne figure que pour deux gagnants de 18,000 francs environ en quatre prix, Carnage pour un gagnant d'un prix de 3,925 francs, et Trenton pour un gagnant de quatre prix se montant à 19,275 francs.

Mais revenons au turf australien. Les grandes épreuves classiques ont été disputées en ces derniers temps. Parmi celles-ci, le *big event*, a été le Melbourne Cup, le handicap le plus richement doté du monde entier. Malheureusement cette année cette grande course n'a pas été favorisée par le temps. Il a plu par instants à torrents.

La Coupe de Melbourne. — Le peloton au premier tour — On aperçoit dans l'enceinte réservée plusieurs officiers de la Nouvelle-Galles du Sud dans leurs pittoresques uniformes.

On peut s'en rendre compte du reste par un aperçu de l'enceinte réservée que nous publions. Cette photographie peut nous rappeler la pelouse de Longchamp par un bel orage, lorsque du haut des tribunes du pesage, les piétons nous apparaissent avec leurs parapluies comme une multitude de champignons.

L'assistance est toujours très nombreuse mais pour cette solennité, la Coupe de Melbourne, elle prend des proportions, dont notre Grand-Prix de Paris nous donne une faible idée. Les courses sont suivies là-bas par tout le high-life, la haute finance comme en France. Tous les mondes y compris le demi y sont largement représentés. Du reste la Coupe se dispute pendant la grande semaine hippique qui comprend également le Derby. Cette épreuve a autant, sinon plus, d'importance qu'en Angleterre et en France. La femme du gouverneur décore elle-même le vainqueur du *Ruban Bleu*.

Cette année il a été gagné par Merriwee, un puissant poulain noir appartenant à M. Power. Il battait le favori Dewey par une longueur. Ce triomphe était suivi immédiatement par un autre aussi glorieux, la Coupe de Melbourne accomplissant ainsi un double event fort rare. En trente-neuf ans il n'a été obtenu que six fois. Merriwee rencontrait un lot cependant très fashionable et nombreux, 28 concurrents se présentant au poteau de départ. On redoutait pour l'excellent poulain, l'état du terrain, c'est pour cette raison qu'on pouvait l'avoir à une cote assez rémunératrice 7/1. Il justifiait la confiance générale en battant d'une longueur un cheval de six ans nommé Voyou, tandis que son ancien runner up devait se contenter de la troisième place assez loin.

Il parait que les jockeys retournant aux balances offraient un coup d'œil assez risible. Tout couverts de boue, ils n'avaient plus figure humaine. Le cavalier du vainqueur ressemblait, paraît-il, à un pudding de Noël. On ne distinguait que ses yeux brillant au milieu d'une large tache de boue. L'heureux propriétaire était naturellement très félicité. Son écurie, du reste fondée depuis trente ans, jouit d'une grande popularité.

Le vainqueur faisait on s'en doute l'objet de toutes les conversations. Merriwee n'avait pas remporté de grands succès à deux ans. Il n'avait à son actif aucune victoire. Dewey avait au moins remporté une course, ce qui n'empêchait pas le handicapeur lors de la publication des poids, de placer Merriwee au-dessus de Dewey.

Il n'était pas du reste un cheval de deux ans. D'une silhouette peu gracieuse, il ne se faisait remarquer que par sa forte musculature. L'inclinaison de l'épaule était particulièrement défectueuse. D'une année à l'autre, il avait bien profité et son action était devenue réellement remarquable.

La Coupe de Melbourne est loin d'être un prix à dédaigner : le montant du prix est même particulièrement alléchant. L'entrée est de 2500 francs avec 75 000 francs ajoutés par la société. Comme cette course réunit en général cent cinquante engagements, on arrive à un joli chiffre. De plus il est ajouté un objet d'art de la valeur de 2500 francs.

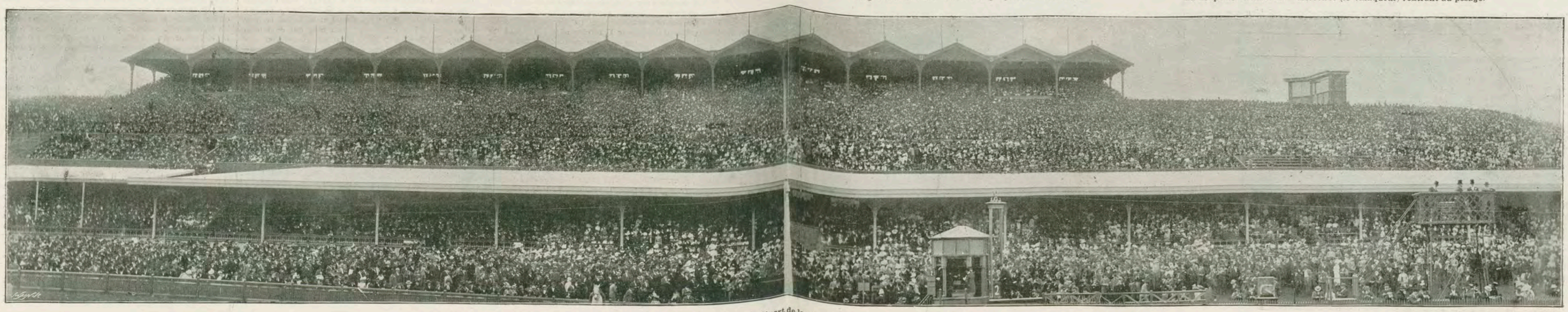
Merriwee prend place maintenant au milieu de cette phalange de crakcs célèbres. Son double succès, comme je le disais plus haut, dénote une qualité peu ordinaire.

Sur la liste des vainqueurs du Derby et de la Coupe de Melbourne, nous ne relevons que le nom de Lanterne en 1864. Briseis en 1876, Chester en 1877, Grand Flâneur en 1880, Martini-Henry en 1883 et Newhaven en 1896.

Un match à trois qui serait certainement peu banal : réunir Flying Fox, Perth et Merriwee. Malheureusement c'est un rêve, les épreuves classiques sont fermées, par suite des différences de saisons, aux chevaux australiens, et je doute que les cracks anglais et français consentent à s'abaisser à disputer de vulgaires handicaps.

Raymond Isabel.

La Coupe de Melbourne. — *Merriwee* (le vainqueur) rentrant au pesage.



Les tribunes de l'Hippodrome de Melbourne vues du poteau d'affichage, juste avant le départ de la « Coupe ». Une foule comme on n'en voit pas, même un jour de Grand-Prix, à Longchamp.

Le fameux carrosse de la reine Élisabeth.

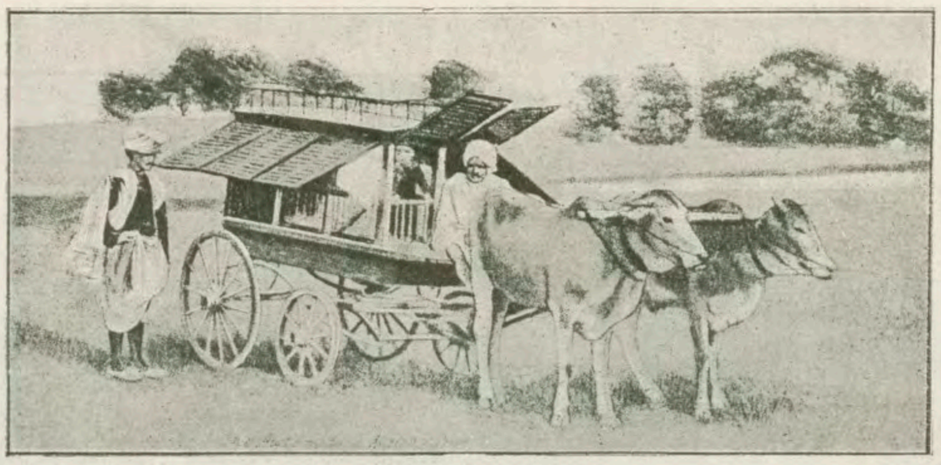
La Roue à travers les Ages

(*Suite et fin*). (1)

Le *whirlicote* était un autre véhicule, fort répandu, et qu'employa encore Richard II, en 1380, lorsqu'étant menacé par les rebelles de Kent, il se rendit de la Tour de Londres à Mile End. On disait déjà, alors, une *whirlicote* du « vieux temps ». En effet, la mode, venue de France, était au coche dont l'introduction fut protégée par la reine Éléonore. Même, à l'occasion de sa mort, en 1291 une chanson fut composée (il n'y a pas qu'en France où tout, même les gens, finit par des chansons).

« Elle fut la première qui inventa
Dans les coches de braves de monter... »

D'après un autre témoignagne, non moins digne de considération, on devrait



Roulotte d'Hindous.

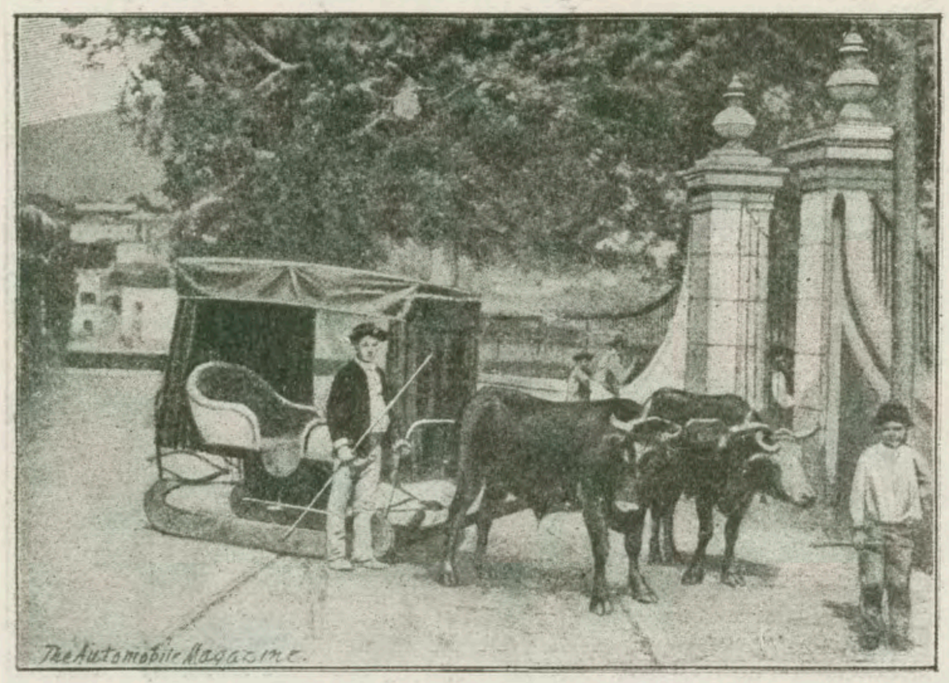
l'introduction des coches à sir Thomas Chamberlayne, ambassadeur d'Angleterre auprès de Charles V d'Espagne ; et, en plus au Cte de Rutland pour qui Walter Rippor a reconnu avoir construit le premier coche en Angleterre en 1555.

Cependant, il y eut quelque émoi en Grande-Bretagne, quand on vit la munificence des coches royaux reçus par la reine Elisabeth de ses admirateurs étrangers. On imita cet exemple et sir Philip Sidney risqua sa réputation de « chevalier » en apparaissant dans un coche, au lieu d'être à cheval. Un page jouait joyeusement de la trompette.

Et le bon évêque Hall, dans ses « Satires », déplore de telles mœurs. C'est une honte, dit-il.

Ces critiques n'empêchèrent point le coche de faire son chemin si bien que Shakespeare, jeune, put gagner sa vie en tenant les bêtes des dames qui allaient au

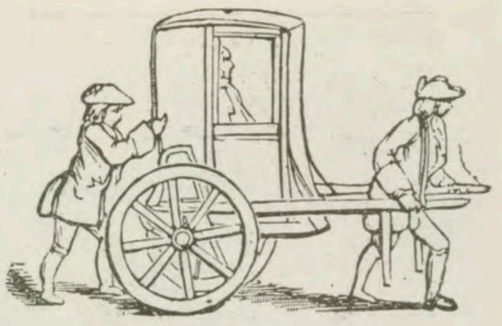
(1) Voir le numéro 71.



Traîneau de Madère.

« Globe-Théâtre ». En 1601, un ordre vint du Parlement pour « restreindre l'usage excessif des coches dans le royaume d'Angleterre ».

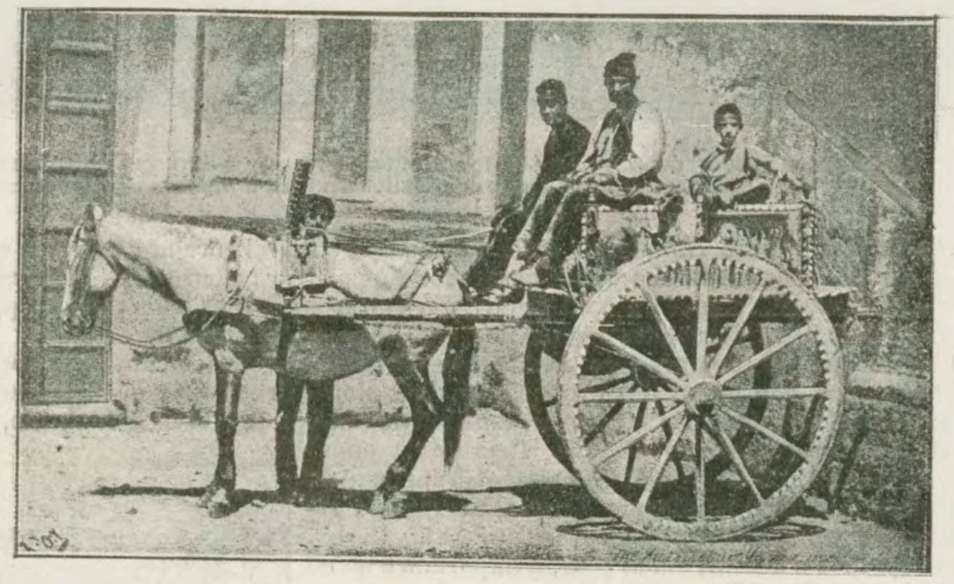
En 1610, un brevet royal fut accordé à la première diligence. Puis, une autorisation fut donnée à des coches publics ; il y en avait 100 en 1630. Des actes du Parlement se succédèrent alors, limitant leur nombre à 200, 400, 600, 800. Avant la fin du siècle le millier fut dépassé. En même temps, augmentait le confortable.



Brouette du XVIIIe siècle.

Néanmoins, la verve française ne manqua point de ridiculiser les voitures de place. Une fantaisie célèbre parut en 1827. C'est Désaugiers qui en était auteur.

Cela n'empêchait point les « sapins » de croître et de multiplier. Leur nombre, tes années dernières, s'accrut d'une façon extraordinaire. Ils étaient 8589 en 1885 ; une année plus tard, 8929 ; en 1887, ils dépassaient les neuf mille (9015), 9133 en 1888 ; 10.000 en 1889, et lors de l'Exposition prochaine près de 14.000 fiacres



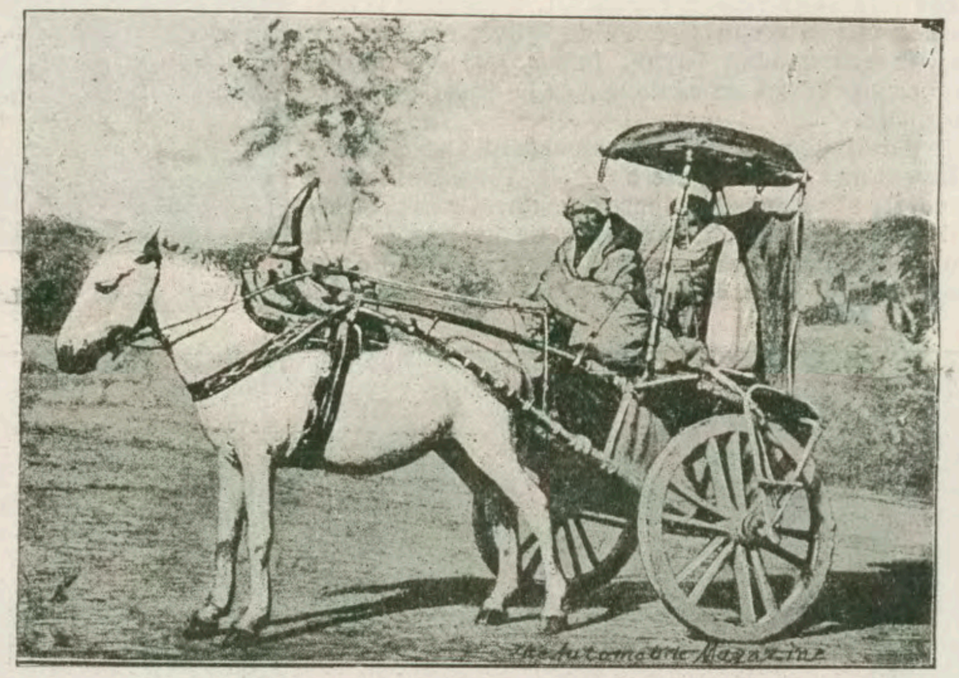
Voiture indienne.

transporteront (et à quels prix!) Parisiens et étrangers, étrangers surtout, jusqu'aux portes de la foire internationale.

Tout cela, grâce à la roue. N'est-ce pas la roue encore qui permit aux premières locomotives d'aventurer leurs courses sur les rails de Paris à Saint-Germain ?

N'est-ce pas à la roue que l'on doit de voir l'hypothèse de Jules Verne se transformer en une réalité pratique, de pouvoir faire le tour du monde en 80 jours. Deharme donne à ce sujet des indications parfaitement réalisables :

De Paris à New-York (11 jours), de New-York à San Francisco (7 jours), de San-



Toujours chez les Hindous. — Un tape-cul.

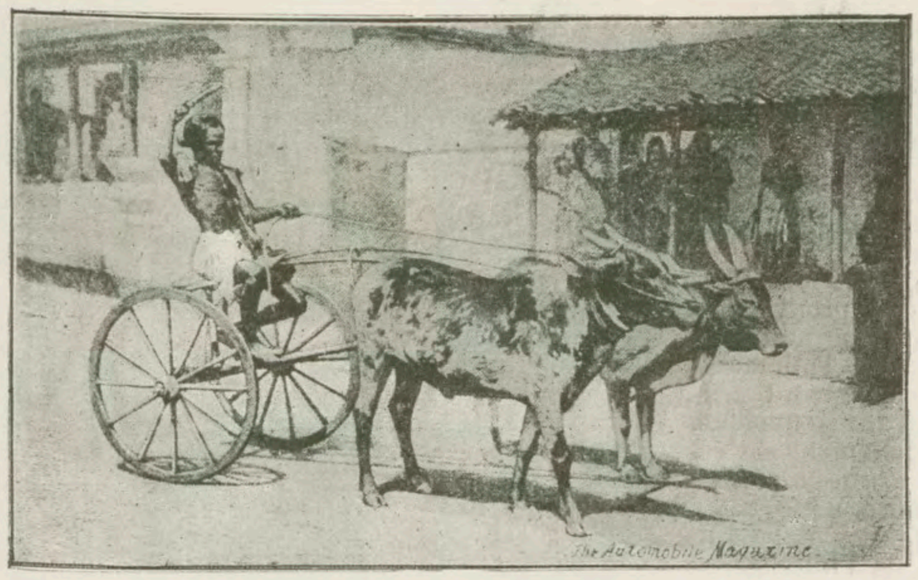
Francisco à Yokohama (21 jours), de Yokohama à Hong-Kong (6 jours), de Hong-Kong à Calcutta (12 jours), de Calcutta à Bombay (3 jours), de Bombay au Caire (14 jours), du Caire à Paris (6 jours).

N'est-ce pas la roue qui permit au baron de Drais de construire ce qui plus tard sera notre délicieuse bicyclette ?

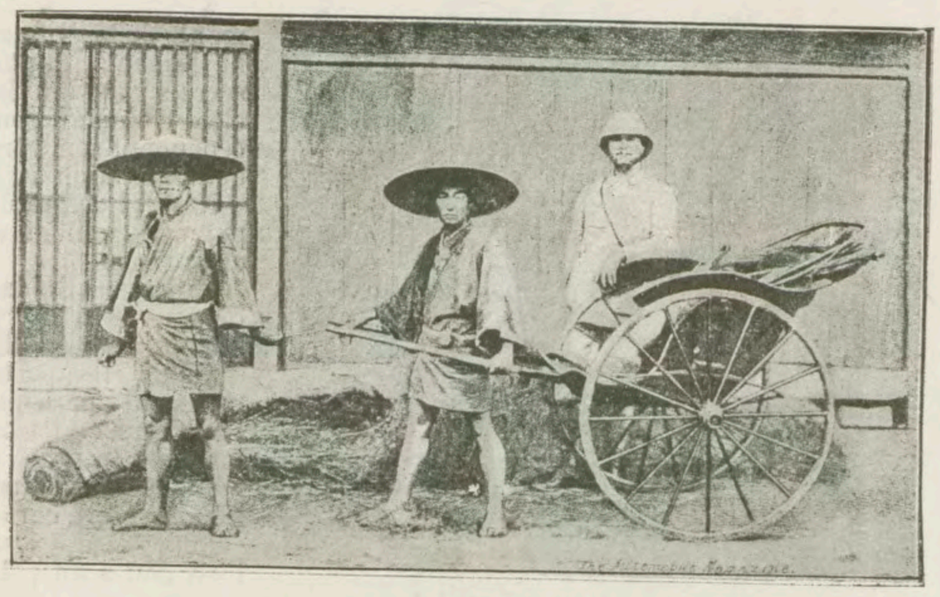
N'est-ce pas à la roue, toujours, que l'on est redevable de la forme même de nos machines d'à présent. La roue qui chercha sa taille, hésita, fut immense, comme dans les araignées, ou minuscule comme la petite auxiliaire des grands bis ?

Et voilà encore une étape pour la roue : les rayons tangents, les bandages pneumatiques.

La locomotion sur route renaît. La roue, l'éternelle compagne de la route lors des diligences, un instant exilée sur les voies ferrées, revient avec la bicyclette, avec la voiture à moteur. Char ancien, carrosse moyenageux, diligence, coucou,



Char des indigènes, à Madère.



Calèche japonaise.

landau, bicyclette, automobile, c'est toujours à la roue que l'homme fait appel. Et c'est encore de ses bienfaits que l'automobile en profite, l'automobile, le dernier véhicule, qui diffère de tout ce qui a été vu jusqu'ici et dont l'avenir, si brillant et si resplendissant qu'il paraisse, ne doit pas nous faire oublier que notre dette est grande envers la roue, la modeste et primitive roue des Égyptiens.

J. Amy.

Un convoi moyenâgeux.

Les Nains Gymnastes

au Nouveau-Cirque

De tout temps, les nains, comme les géants, ont suscité une vive curiosité. Les premiers surtout, car il semble plus difficile encore à la nature de réduire ses proportions que de les augmenter et la foule garde toujours une sympathie pour ces êtres, restés toute leur vie petits enfants. En général, cependant, ces diminutifs de la race humaine ne brillent ni par l'élégance des formes, ni par la supériorité de l'intelligence.

Les nains en effet sont rarement bien conformés ; une tête énorme, des membre tors, des jambes grêles, une intelligence très bornée quand elle n'est pas absente tout à fait, souvent encore une somnolence et une stupidité invincibles, tel est leur lot le plus fréquent. Ajoutons qu'ils sont, à de rares exceptions, près, méchants et envieux. Leur vie est rapide, en proportion de leur précocité pubère : vieux et cassés à vingt ans, ils meurent d'ordinaire vers cet âge de rachitisme et de carie des os.

Tout autres sont les deux nains que l'on peut voir actuellement en représentation au Nouveau-Cirque et qui sont bien les plus gentils petits êtres que l'on puisse imaginer.

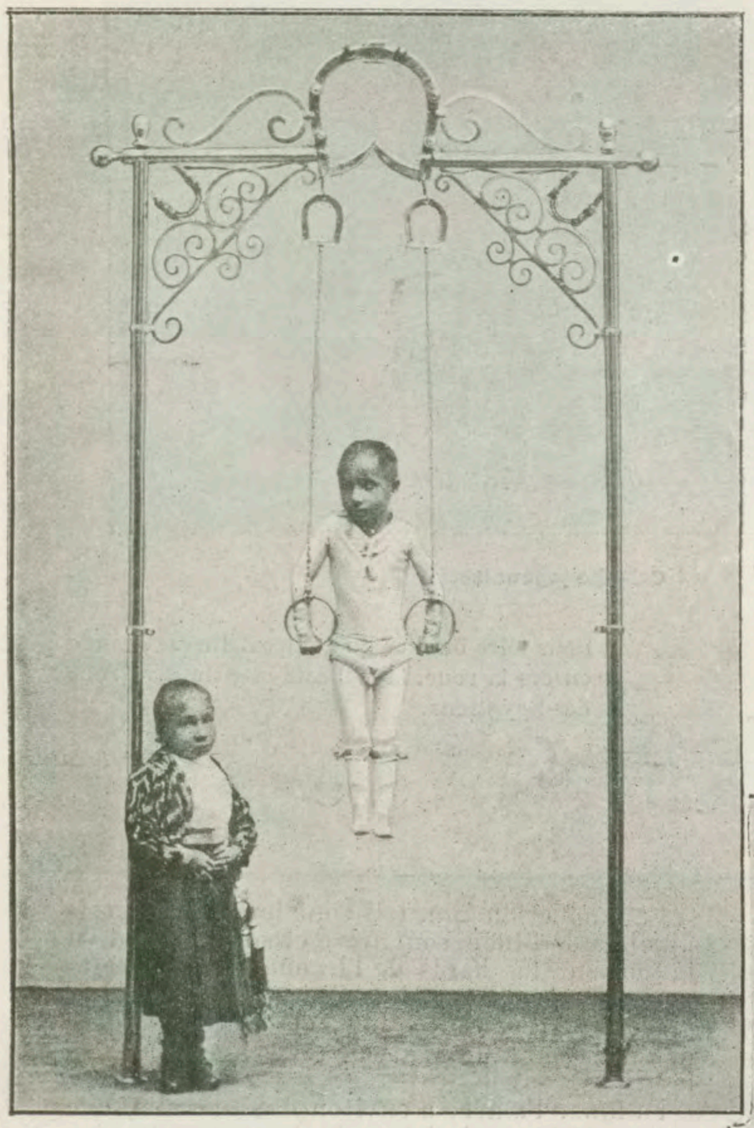
Fathma et Smaun, tels sont leurs noms, originaires de l'Inde, sont frère et sœur. Ils ont vu le jour sur les bords de l'Iraouaddy dans cette partie de l'Inde où la tradition antique avait précisément placé le peuple des Pygmées, éternellement en lutte, nous apprend Juvénal, contre les grues.

Fathma, l'aînée, a environ dix-huit ans, elle mesure 53 centimètres de hauteur et pèse 6 kilogrammes; son frère Smaun a un an de moins qu'elle et n'atteint que 52 centimètres. Il pèse 5 kilogrammes. Leurs parents, d'origine birmane, et un troisième frère, né après eux, sont de taille normale. Admirablement proportionnés, de formes élégantes et gracieuses ; ces deux petits êtres, fait absolument exceptionnel chez les nains, sont très bien musclés. Ce n'est pas seulement comme phénomènes qu'ils

Fathma et Smaun, les deux plus petites créatures humaines du globe, dansant la danse birmane.

Les mêmes en costume européen.

Ce qui prouve que si les petits birmans choisissaient le trépas du duc de Clarence, ils n auraient pas besoin d un tonneau, une bouteille ferait presque leur affaire.



Allons-y de notre petit rétablissement.

se montrent mais aussi comme acrobates.

Sur la piste du Nouveau-Cirque, on leur dresse un minuscule portique avec trapèze, anneaux, corde lisse, bref, tout le matériel ordinaire d'un gymnaste, et c'est un spectacle curieux de voir le petit bout d'homme qu'est Simann exécuter avec la plus grande habileté et la plus extrême précision tous les mouvements de la gymnastique acrobatique. Les rétablissements, la planche, le soleil n'ont pas de secrets pour lui. Sa sœur Fathma, moins musclée, comme il convient à une jeune fille, aide cependant son frère dans ses exercices et fait la démonstration au public.

Nos photographies représentent les deux pygmées indiens au cours de leurs exercices ordinaires.

Fathma et Smaun, sont d'ailleurs loin d'être dépourvus d'intelligence. Ils le prouvent en jouant, avec Footit et Chocolat, une amusante saynète. Ils parlent assez bien l'allemand, qu'ils ont appris pendant leur séjour à Berlin, l'an dernier. Ils baragouinent aussi quelques mots de français et le gazouillement de ces petits êtres qui ressemblent à un babil d'oiseaux est fort curieux à entendre.

Pour être exceptionnel, le cas de nains bien doués au point de vue de l'intelligence n'est pas sans précédent. Un avocat, P. Licinius Calvus, qui plaida à plusieurs reprises contre Cicéron, ne mesurait pas plus de trois pieds. Au temps de Jamblique, il y avait à Alexandrie un philosophe, nommé Alypius, qui n'avait pas deux pieds de haut. Moins loin de nous, il faut

Comme cela, je suis grand !

Londres à la même époque n'avait que 55 centimètres, mais il était faible et endormi. Smaun et Fathma sont les premiers exemples d'êtres de taille aussi minuscules qui soient en même temps de parfaites réductions au point de vue athlétique. A ce titre ils constituent un phénomène anthropologique des plus dignes d'intérêt.

P. Z.

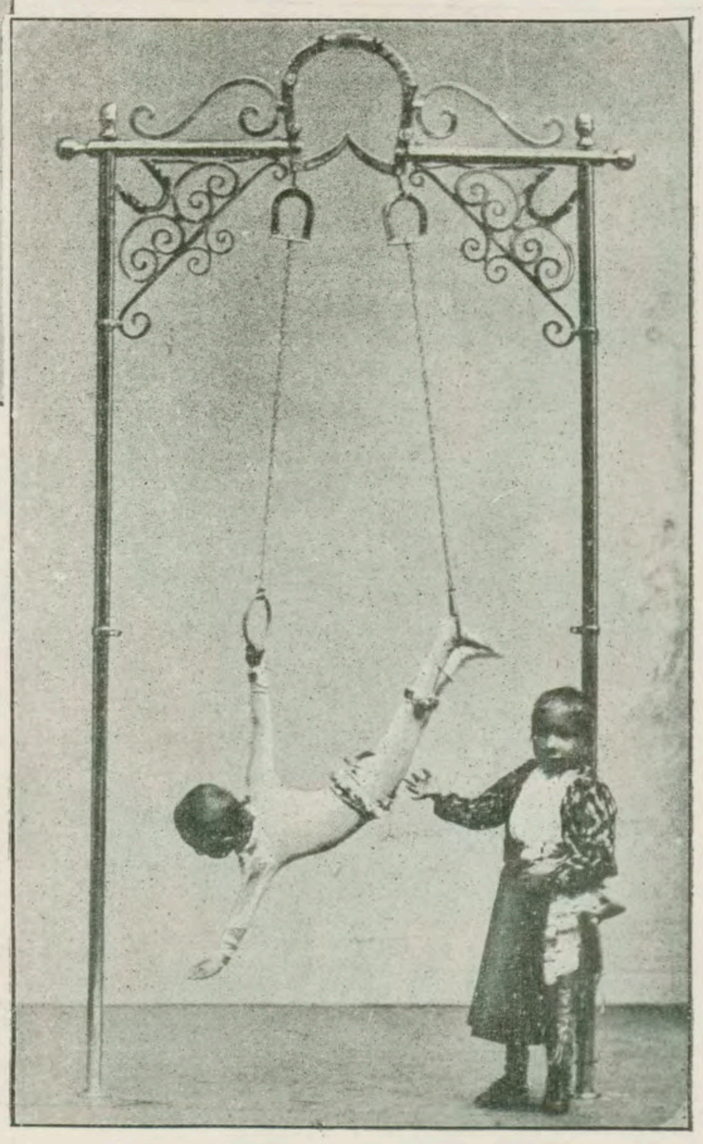
Et quand tout est fini,
on remporte l'artiste dans un panier.

Il fait aussi la planche.

citer Bébé, nain du roi de Pologne, Stanislas Lesczinski qui mesurait 71 centimètres et dont le mausolée est à l'église des Minimes à Lunéville et dont le squelette est conservé au Jardin des Plantes à Paris. Un autre, Jeffrey Hudson, fut capitaine dans l'armée anglaise, sous Charles 1er. Il eut un duel célèbre dans lequel il tua son adversaire. Il mourut en prison, enfermé à la suite d'un complot politique. — Déjà !

Parmi ceux qui s'exhibèrent, on cite le Hollandais Ylbrand Solkes qui, en 1790, fit le tour de l'Europe, Moch, 70 centimètres, Hop O'my Thumb, 67 centimètres, etc. Mais le plus célèbre fut le fameux Tom Pouce que Barnum exhiba pendant une douzaine d'années. Il parut en France aux Variétés en 1867, dans le rôle du Petit Poucet. Il est mort en 1894. Un peu plus tard, en 1867, M. Marc Fournier, exhiba deux nains dans une revue à la Porte Saint-Martin.

L'an dernier, au même Nouveau-Cirque, M. Houcke nous présenta trois nains qui faisaient de la lutte et des poids, mais ils mesuraient environ 1 mètre; celui que Barnum exhibait à



Voyez donc cette élégance !

(Cliché Reutlinger.)

Mlle SUZANNE MUNTE.

Qui vient de créer le rôle de La Rouge, dans *A Perpète,* pièce en 5 actes, de MM. Decourcelle, Lepelletier et Xanrof à l'Ambigu.

Les Théâtres

Comédie-Française et Odéon. — *Anniversaire de Molière. Débuts.*

Lundi 22 janvier.

Molière a été fêté l'autre semaine dans les deux théâtres où son génie s'épanouit d'habitude. J'ai nommé, n'est-ce pas? Messeigneurs, la Comédie-Française et l'Odéon.

Vous me direz qu'en ces deux endroits il est fêté souvent.

Perfectly well. Thank you !

Mais Molière a dû être encore une fois bien plus touché, et même ravi, que d'ordinaire.

Car c'était son anniversaire.

Nous sommes tous, alors que nous nous agitons sur le bitume, enchantés quand des amis nous souhaitent notre anniversaire. — « Oh ! vraiment ! vous êtes souvenus que...! Et vous m'apportez des fleurs?... En vérité, je ne sais comment vous remercier. Confus, je suis un petit confus. »

Le tableau est exquis de tendresse, mais tout de même, tandis que nous nous confondons en remerciments, nous nous disons : « Tiens, mais voilà, comme par hasard, une année de plus qui me tombe sur la tête. »

Et alors ?

Eh bien alors, on est moins gai.

Au contraire, si, comme notre cher bien-aimé Molière, on est déjà disparu de la circulation depuis un certain temps et si tout à coup, du haut du ciel, notre demeure dernière, — car vous pensez bien que nous ne pourrons aller que dans le ciel — si tout à coup, dis-je, on aperçoit, grâce à une puissante jumelle, trois mille personnes réunies dans des théâtres avec la seule intention de vous souhaiter votre anniversaire, une fois que vous êtes sûr d'être mort, carrément mort, eh bien ! on doit être en proie à une de ces joies qui laissent loin derrière elles celles susceptibles d'envahir l'âme d'un champion du monde, certain de conserver une fois de plus sa ceinture.

Et Molière a dû exécuter un petit entrechat, en voyant qu'à la Comédie-Française M. Henriquet l'avait ressuscité d'une façon charmante dans son à propos *La Voix du Rêve*, tandis queM. Emmanuel des Essarts le célébrait aussi à l'Odéon, dans un autre à-propos, l'*Illustre Théâtre*.

Le même soir, Mlle Géniat, une jeune élève du Conservatoire, lauréate cette année, débutait au Théâtre-Français dans *Les Femmes savantes*.

Début excellent, qui promet. Où est le temps où cette jeune artiste, d'origine russe, rêvait d'être une chorégraphe éminente et de remplacer peut-être un jour, à l'Opéra, Mlle Mauri ?

Où est le temps aussi où elle allait dîner dans de petits bouillons, s'évertuant à apprendre pour les concours du Conservatoire le *Mariage de Victorine* que nous eûmes l'heur d'entendre plusieurs fois dit par elle ?

Qu'importe tout cela ! Mlle Géniat est intelligente et travailleuse. Qu'elle continue...

Et elle aura des bons points.

De même, Mlle Régnier qui, toujours le même soir, débutait à l'Odéon dans le rôle d'Agnès, de l'*Ecole des Femmes*. Encore une échappée du Conservatoire, où on l'appelait « la petite Régnier. » Elle a été exquise dans ce rôle d'Agnès.

Mais, vous savez, elle aussi, je l'avais entendue quelquefois dans le personnage sus-indiqué.

Et si elle n'y avait pas été bonne.

Que voulez-vous ? J'aurais désespéré tout à fait de notre établissement de diction national, gratuit et nullement obligatoire d'ailleurs.

❦

Et maintenant, des grands théâtres subventionnés, sautons aux Théâtres-Libres.

Car il y a deux Théâtres-Libres.

Vous vous écriez : « Comment ? »

Oh ! mon Dieu ! N'ouvrez pas des yeux pareils et ne me montrez pas une bouche en O, semblable à celle des clowns. Il n'y rien que je déteste comme les gens qui ont toujours l'air étonné.

Mais, comprenez-moi bien, le premier, le vrai, c'est celui que dirige Antoine.

L'autre aussi est vrai. Du moins, son directeur, M. Larochelle a le droit de mettre sur ses billets : Théâtre-Libre.

Vous allez me demander pourquoi.

Ce serait trop long à vous expliquer, ça ne vous amuserait pas.

Sautons donc à pieds joints par là-dessus et voyons tout de suite le spectacle que nous a donné M. Larochelle.

D'abord, pour ne pas en perdre l'habitude, un acte en vers, *Georges Carel*, puis une thèse dramatique en quatre actes de Mme Tola Dorian, intitulée *le Droit de la Mère*.

Sans entrer dans les détails de l'affabulation

Capoul, qui vient d'être appelé aux fonctions de directeur de la scène à l'Opéra.

scénique qui sont un peu sommaires, la thèse de Mme Dorian est celle-ci : Une mère a-t-elle le droit de tuer son enfant, si celui-ci arrivé à l'âge d'homme devient un parfait gredin ?

L'auteur conclut hardiment dans le sens de l'affirmative. Si nous remontons à l'Antiquité, nous voyons que, déjà, Brutus avait mis cette thèse en pratique. Exercice qui ne lui a pas réussi, car sans doute « brute » vient de Brutus.

Toutes les mères seraient-elles de l'avis de Mme Dorian ? il est permis d'en douter.

Avant d'être exécuté par sa mère, un fils peut toujours en effet répondre à l'auteuresse de ses jours : « Il est vrai que je me suis conduit en parfait misérable. Mais je ne demandais pas à venir au monde, moi ; j'étais bien dans le néant. C'est toi qui m'as fait vivre. Par conséquent, tu dois être la dernière à me condamner. Que la société, elle, se venge, c'est une autre affaire. Mais que toi, tu sois mon propre Deibler, c'est excessif. »

Et si le fils est un gentilhomme, il ajoutera : — « C'est absolument contraire à tous les usages. »

Est-ce parce que les spectateurs partageraient ma manière de voir ? Toujours est-il que *le Droit de la Mère*, pièce intéressante en soi, n'a qu'à demi réussi.

❦

Chez Antoine, avec *La Gitane* M. Jean Richepin nous a offert aussi un spectacle cruel.

L'auteur a toujours eu un amour ardent pour les gens de Bohême, loqueteux, claque-patins, romamichels, chemineaux, tous les gueux qui s'en vont à l'aventure ivres d'air et de liberté, insoucieux de la morale et faisant des nasardes à la Loi.

Dans *la Gitane*, il affirme une fois de plus, en les habillant à l'espagnole, la tendresse pour ces compagnons de Bohème ; et je dois dire que tant que ceux-ci parlent, ils sont très souvent intéressants. Qu'est-ce que *la Gitane* ? Une belle fille, Rita, qui autrefois se nommait Carmen et qui désire d'abord et avant tout être aimée. Elle affole le capitan de la bande, un brutal et un jaloux, puis un brave père de famille à l'esprit simplet, qui pour elle abandonne femme et enfant. Ces deux hommes se tueront en son honneur.

Loin d'être désolée, Rita fait les yeux doux au propre frère du Capitan, un tout petit gitano, qui danse admirablement la cachucha et le fandango; mais quand nous croyons qu'elle va se donner au jeune gitano, elle s'échappe, bondit en scène, et devant le public qui la réclame et l'applaudit, elle s'écrie: « Il n'y a, je crois, que cela que j'aime ».

Si j'ai bien compris la pensée du poète, celui-ci a voulu nous montrer dans le personnage *la Gitane*, le type de la Femme, incapable d'aimer, mais qui met tout en œuvre pour être courtisée, de la Femme qui se regarde comme une Idole et, capable de donner toutes les émotions, n'en subira jamais aucune.

Ce type a maintenant une allure romantique, bien vieillotte. Et ceci s'accuse davantage parce que M. Richepin l'a encadré d'autres personnages très modernes et habillés comme dans les derniers salons où l'on habille. Il est certain que plus d'une fois le public a été dérouté, après les phrases lyriques des gitanos, d'entendre des gens qui à côté d'eux, s'exprimaient comme tout le monde. Dans la pensée de l'auteur, le contraste devait être saisissant et je partage sa manière de voir. Mais certaines maladresses d'exécution ont amené le sourire là où il n'aurait pas dû se manifester.

Il y a, entre autres, un personnage de vieux savant qui rêve d'arriver à l'Institut avec une étude approfondie sur les mœurs des gitanos, qui a obtenu un succès tout particulier. Il faut convenir, d'ailleurs, que l'artiste chargé du rôle l'a aussi mal joué que possible.

En revanche, Mlle Mellot est une gitana souple et nerveuse, à la voix bien timbrée, d'allure tout à fait ensorcelante. M. de Max est toujours le même. avec ses qualités et ses défauts ordinaires.

Nous eûmes encore çà et là, dans des théâtres Maguéra et des Bodinièra quelques petits spectacles agréables.

Souffrez que je n'en dise rien. La Postérité ne me le reprochera pas!

Auguste Germain.

Tapis d'Orient
L. DALSEME & fils
MAISON FONDÉE EN 1844
18, rue Saint-Marc PARIS

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : Jarrige

9441 Corbeil. — Imprimerie Ed. Crété.